JULIETTE ADAM

Vers les Lueurs

FLAMMARION

Vers les Lueurs

JULIETTE ADAM

Vers les Lueurs

FLAMMARION

L'autrice

Née en 2002, Juliette Adam a publié son premier roman de littérature générale à 18 ans. Depuis, elle écrit également des albums jeunesse. Elle fait ses premiers pas en littérature adolescente avec *Vers les lueurs*.

© Flammarion, 2024
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
ISBN : 978-2-0804-3011-3

À ceux qui restent figés dans le temps

« Comme des ombres dans la nuit
Prêts à perdre la raison
Prêts à tuer pour une chanson
Face au monde bouche bée
Prenant tout ce qu'il offrait
Cinq, le numéro parfait »

La Maison Tellier

I

Aux étoiles tombées

Léo

Les gouttes de pluie tombent lentement le long de la vitre. Chacune emprunte sa propre route. Confiantes, elles s'autorisent quelques détours, quelques virages, zigzaguant entre les chemins. S'arrêtent parfois en pleine voie. Ne sachant plus ce qu'elles sont venues faire là. Ce qu'elles cherchaient en partant, ce qu'elles espéraient trouver en se laissant aspirer sans fin. Elles voguent, sans but, sans penser au lendemain. Jusqu'au moment où elles se rejoignent, et sombrent, réunies vers le néant. Elles ne savent plus si elles doivent résister ou se laisser emporter. Lâcher enfin prise. Sans même se préoccuper de quoi que ce soit.

Je suis un peu comme elles. Je ne peux pas m'empêcher d'entraîner les autres dans ma propre chute.

Mais qu'est-ce que je raconte ? La fatigue, sans doute. Mes insomnies. Mes vieilles amies. Au moins, je n'ai pas la force de trop penser. C'est déjà ça. Réfléchir aux événements de l'année dernière, comprendre comment tout cela a dérapé, me remémorer cet instant où j'ai disjoncté, ça, je ne peux pas. Je n'ai pas assez de force pour ça. Je n'ai pas assez de courage. Pas aujourd'hui en tout cas. Il n'a fallu qu'un après-midi ensoleillé pour détruire tout ce que j'avais réussi à forger en moi pendant seize ans. Seize

ans, c'est rien pour d'autres. Mais c'était tout pour moi. Toute ma vie. Une vie en solitaire. Une vie à demi vécue. Une vie cachée, une vie passée dans la nuit. Mais une vie quand même.

Soraya monte enfin dans la voiture, les bras remplis de chewing-gum à la menthe, de chips au barbecue et de bonbons achetés au Carrefour du coin. Elle vérifie son reflet dans le rétroviseur, se sourit à elle-même en ouvrant une bouteille de Coca cerise. Je l'aime bien, je crois. Ses longs cheveux bruns qu'elle ne peut s'empêcher d'attacher. Ses lunettes beaucoup trop grandes pour elle. Ses petites mains qui voltigent sans cesse quand elle parle, à la manière de deux papillons insouciants, inconscients de la brièveté de leur vie. Je suis heureux qu'elle se soit occupée de moi. Que ce soit elle, l'assistante sociale qui m'a été assigné. Cela n'a duré qu'un an. Un an à venir me voir tous les jours au foyer, un an à me rassurer, à tenter de me faire rire, un an à chercher une solution avec moi. Ça m'a semblé tellement plus long pourtant.

« Bon. On y est. Il va être temps de partir. Tu es prêt ?

— Oui. Je crois.

— De toute façon, c'est pas comme si on avait vraiment le choix. On est déjà en retard. »

Soraya souffle longuement sur ses doigts pour les réchauffer avant de planter son regard ambré dans le mien. La lumière du lampadaire éclaire son visage d'une manière étrange. Elle entoure sa figure d'un halo presque fiévreux. Comme si elle était sur une scène, sur le point de jouer son rôle. J'ai toujours eu le pressentiment qu'elle serait importante

pour moi. Qu'elle m'emmènerait vers un ailleurs encore invisible, un nouveau tournant dans cette ligne droite cabossée qu'est ma vie. Une guide. Voilà ce qu'elle est.

« Léo, tu sais… Je me suis démenée pour te trouver une place chez Aïcha. »

Je serre ma ceinture de sécurité contre mon cœur, comme si ça allait me donner l'assurance dont j'ai besoin pour traverser cette journée sans encombre.

« Je sais.

— Tu dois te dire que tu ne mérites pas un traitement de faveur… Mais, je te le promets, ce lieu, il est parfait pour toi. Tu n'aurais pas supporté la vie de foyer tout l'été. Je le sens. »

Je me recroqueville sur mon siège. J'évite son regard, essaye de me concentrer sur une petite grand-mère qui s'aventure fièrement avec son caddie fleuri vers le supermarché. Je sens la main de Soraya s'approcher de mon épaule, avant de rebrousser chemin et de se reposer sur sa cuisse.

« Tout ça pour te dire… Ne fais pas de conneries, d'accord ? Un été calme, c'est tout ce que je te souhaite.

— Ne t'inquiète pas. Je suis pas du genre à faire des vagues. »

Soraya soupire de soulagement et se met en tête de chercher un CD dans la boîte à gants, sans succès. Je me redresse pour chercher avec elle, me donne des petites tapes sur les joues pour me réveiller.

« Je suis sûre que tu vas t'y plaire. Tu en as besoin. Aïcha a un terrain immense, tu seras tous les jours entouré

de nature. C'est une excellente psychologue. Ça va te faire du bien. »

Soraya tripote son pendentif cœur argenté, celui qu'elle ne quitte jamais.

« Et puis… Tu vas faire de belles rencontres. J'en suis persuadée. »

Un goéland se pose sur le capot de sa Micra orange. Il nous observe de son regard perçant. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me détend. Dehors, la pluie commence à se calmer, comme si elle voulait entendre ce qu'elle dit, ne souhaitait pas en perdre une miette.

« Je le sens au plus profond de mes entrailles que cet endroit est fait pour toi. Quand ma tante m'a parlé de ce projet, je l'ai tout de suite soutenu. J'ai tout de suite pensé à toi. Tu dois en faire partie. Tu en vaux la peine. »

La voiture démarre avant que je n'aie le temps de lui dire que je ne mérite pas sa compassion. Que les deuxièmes chances, c'est pas pour les monstres comme moi. Je m'accroche fermement à la portière. Ma tête cogne sans cesse contre la vitre en petits coups secs. M'éloigner de cette ville est plus difficile que je ne l'aurais cru. Enfant, j'attendais toute l'année les rares moments où l'on partait, mon père et moi, faire du camping en Ardèche. Il n'arrêtait pas de râler sur tout. La chaleur, les moustiques, les gens, les coups de soleil, les rivières qui ne valent pas la mer de chez nous. Et pourtant, on y retournait chaque année. Il pêchait, et moi, je lisais dans mon coin, j'observais les serpents d'eau, les enfants sur leurs matelas gonflables, les jeunes qui sautaient du haut des rochers, et je les enviais.

Moi, je restais avec mon père, trop timide pour les approcher. On ne parlait pas. C'était mieux comme ça.

Je jette un dernier regard au panneau annonçant que nous laissons Saint-Lunaire, avec l'étrange impression de quitter ce lieu pour toujours. Soraya allume la radio. Parfait, cela me bercera. Entendre d'autres voix que la mienne dans ma tête est tout ce dont j'ai besoin pour calmer mon avalanche intérieure. Je me laisse doucement emporter vers le chemin vaporeux de mes rêves. Ceux qui, lorsque je me réveillerai, me laisseront un goût amer d'inquiétude et d'angoisse.

Alice

Je m'arrête devant la voiture 20, sors mon portable pour vérifier s'il me reste du temps avant de monter dans le train. Je commence à me rouler une cigarette avec le peu de tabac qui me reste, ignorant le panneau qui indique qu'il est interdit de fumer sur les quais. Tant pis. Une dernière, pour la route. Une dernière avant de dire au revoir à cette vie.

« Je t'avais dit d'arrêter. »

Je sursaute en entendant la voix d'Ivona. Elle est là, devant moi, avec son regard dur, ses bracelets dorés aux poignets et son air de ballerine dépressive.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Rien, je t'accompagne, c'est tout. Pas la peine d'être aussi froide. »

Elle me présente son billet de train avec fierté. Je regarde ailleurs, aspire lentement la fumée avant de la recracher dans le ciel incertain.

« Je n'ai pas besoin de toi. Je ne veux plus de toi.

— Tu crois vraiment que j'en ai quelque chose à foutre de ton avis ? »

Ivona s'approche de moi, tente de poser une main sur ma joue. Je la repousse violemment, et ça me fait mal de

voir ce qu'on est devenues. Nous qui étions pourtant toujours fourrées ensemble, nos jambes enlacées, nos mains se cherchant sous les couvertures. Juste pour nous assurer que nous étions bien là.

« Ivona, n'insiste pas, d'accord ? Je pars pour ne plus vous voir.

— Mais, Alice… Et tout ce qu'on a vécu ? T'en fais quoi, hein ? »

J'écrase ma cigarette sur le sol bétonné, parmi les tickets de caisse piétinés, les vestiges de mots d'amour déchirés et les canettes écrasées. J'attrape la valise rose fluo que j'ai achetée pour l'occasion. Je n'ai jamais vraiment beaucoup voyagé. Ce départ a un arrière-goût de première fois qui ne me déplaît pas, qui me donne l'impression de prendre une gorgée d'air frais après avoir fait la fête dans un bar moite empestant la sueur.

« C'est trop, Ivona. Justement c'est trop pour moi. J'en ai assez. Je dois m'éloigner de vous. Je te l'ai déjà expliqué cent fois.

— Alice, tu sais que rien n'a changé au fond, pas vrai ? Je suis toujours la même. Et pas que moi. Esther, Lucie, Ethan aussi. Même M. Cookie. »

Elle me tend un doudou délavé, déchiré par endroit, comme si ça allait m'attendrir. Comme si me cracher au visage mon enfance allait me faire ouvrir les yeux sur ce que j'ai perdu. Tu gâches ton temps, Ivona. Tout ça, je le sais déjà. J'ai déjà fait mon deuil. Je passe à autre chose. Je l'ai décidé. Tout est toujours question de décision, dans

la vie. Une fois prise, plus rien ne peut m'arrêter. Je ne reviens jamais en arrière. Je me le dois à moi-même.

« M. Cookie, c'était un délire de gosse. J'ai passé l'âge.

— Qu'importe. On va tous partir. On va camper dans le coin, près de ton logement, on a tout prévu. On viendra te voir, tu pourras pas nous oublier. On ne te laissera pas tomber.

— Oui, je le sais. »

Et je monte les quelques marches qui me séparent du compartiment, sans me retourner. Elle ne me suivra pas. Elle n'ira pas jusqu'à s'installer à côté de moi. Je m'assois à la place 76. C'est la première fois que je prends le train. Qu'est-ce qui leur a pris de choisir cette couleur immonde pour les sièges ? J'imagine bien la réunion.

« Alors, on choisit quoi comme couleur ?

— Oh, bonne question, qu'est-ce que vous avez de plus moche ?

— Ce violet me semble parfait. Il fera vomir tous ses usagers.

— Splendide ! »

Je tourne la tête, persuadée d'avoir vu la silhouette éternellement enfantine de Lucie. Mais non. Personne. Je sors mon carnet à paillettes et mon stylo quatre couleurs pour y consigner des chansons que je ne pourrais plus jamais jouer. Plus jamais je n'entendrai Lucie en robe de soirée marteler son emblématique piano droit laqué, transportée, les paupières fermées animées de frémissements, de tremblements. Plus jamais je ne verrai Esther danser avec un mélange de grâce et de sauvagerie, sautiller comme une

possédée à en rendre fous les voisins, sous les rythmes effrénés de la guitare électrique d'Ethan. Plus jamais je n'observerai Ivona passer des heures à trouver les bonnes mélodies allongée sur mon lit, natter furieusement ses cheveux blond platine, déchirer ses brouillons en minuscules morceaux qu'elle essayait vainement de reconstituer lorsqu'elle se rendait compte de son erreur.

Ces joyeux souvenirs qui ne devaient jamais prendre fin, ces instants de vie gravés à tout jamais dans ma mémoire, ces moments souillés passés avec eux, je dois y renoncer.

Plus rien n'est grave maintenant. Je l'ai choisi. Mon passé ne m'appartient plus. Il ne doit plus m'atteindre. Je ne suis pas la fille qui a vécu tout ça. Je suis forte. Je l'ai toujours su. Je suis capable de m'oublier pour me retrouver. C'est ce que j'espère en allant chez Aïcha. Je regarde le paysage de la gare d'Hendaye s'évanouir peu à peu pour laisser place à des étendues de champs jaunâtres. Je suis des yeux les fils électriques accrochés aux poteaux télégraphiques, pareils à des minuscules montagnes russes. Soudain, j'aperçois des vaches brouter nonchalamment. Elles n'ont aucune idée de ce qu'elles représentent pour moi. Non, pas déjà. Je me mets à trembler, mon cœur s'emballe, je n'arrive plus à respirer. Tout en grimaçant un vague sourire pour rassurer les autres passagers, je fais mentalement la liste des choses à éviter. Les vaches, évidemment, les Polly Pocket, les enfants déguisés en pirates, les nounours et les grenouilles. Surtout les grenouilles. Je sors mon cahier de coloriage pour l'ouvrir à la page 63, celle qui représente un bouquet composé de roses de Noël, de

pivoines et d'œillets d'Inde, si j'en crois la légende. On me regarde bizarrement, un père de famille chuchote même dans l'oreille de sa femme, un sourire moqueur sur les lèvres. Une fille de mon âge qui se met à colorier dans le train, ça attire les regards. Ça soulève des questions inutiles. On se demande ce qui a cloché dans mon éducation. Si je n'ai jamais su grandir. Qu'ils ruminent, va. Leur mépris ne m'atteint pas. Il n'y a que ça qui me calme. Qui m'empêche de penser à eux, à la manière dont ils m'ont trahie toutes ces années. Et au fait que je n'ai rien su voir.

Stephan

Le manège de Mickey vient d'ouvrir. Il est dans un sale état. C'est de pire en pire. L'hélicoptère Nemo a l'air défoncé. La reine des neiges s'est enfilé un rail de coke. Dumbo est à deux doigts de se tirer une balle. Le visage fatigué, un vieux compte ses jetons. Quel con, celui-là. C'est pas à six heures du mat' qu'il va croiser des gosses. Si ça se trouve, il veut les kidnapper. Le gérant d'un tel manège ne peut être qu'un gros pédophile. Cette attraction, je ne l'ai jamais aimée. Le principe, c'est pas rien. Y aller dans le seul but de gagner un tour suivant, c'est un coup à former une armée de fils de pute en costard. Ça leur apprend à ne pas vivre l'instant présent. À penser à la productivité, aux résultats, au bonheur à venir au lieu de juste profiter d'être sur un putain de manège. Contrôlés si jeunes. C'est minable. La société, les médias, les publicités, le gouvernement, les politiques, tous nous manipulent. C'est à cause du système, si j'ai débloqué. Louise me tuerait si elle m'entendait dire ça. Elle me tuerait tout court si elle voyait ma tronche. Et je le mériterais. Mais c'est pas ma faute à moi si je me suis laissé embarquer dans cette histoire. Pas totalement, en tout cas. Je sais très bien que je me cherche des excuses. Que je me rassure en me

racontant que j'y suis pour rien, que ça a à voir avec le mec là-haut, sur son petit nuage, cet emmerdeur que j'ai jamais pu saquer. J'attends encore quelques minutes. Mon père n'arrive toujours pas. Il ne viendra pas. Qui voudrait d'un fils qui a passé son temps au commissariat, à répondre aux mêmes questions en boucle, comme si les flics n'arrivaient pas à croire à ma version des faits ? C'est l'avocat de Louise qui a parlé d'Aïcha à mon père. De son projet de réunir cinq jeunes qui traversent des moments difficiles, chez elle, dans un coin aussi paumé qu'ici, le temps d'un été. J'ai pas trop compris quel était son lien avec cette femme. J'ai pas vraiment écouté non plus. Je savais déjà que ça sentait le mauvais plan. Je l'ai supplié, mon père. Je voulais pas y aller. « Ça sert à rien, je lui ai dit. Je veux pas aller chez les fous, moi. » J'aurais aimé qu'il me comprenne. Ou au moins sentir qu'il était avec moi. Qu'il me soutenait. Et tout ce qu'il a réussi à me sortir, c'est qu'il espérait que je reviendrais moins con qu'avant. Ce fils de pute, je le hais. Paix à toi, Grand-mère. J'ai tellement envie qu'il crève. Qu'un jour, on m'apporte une lettre qui expliquerait à quel point il a été minable même dans ses derniers instants. J'ai tellement de fois imaginé sa putain de mort. C'est assez dur, faut une imagination de dingue. Vendre des tapis, c'est pas ce que j'appelle un métier à risques. J'aurais aimé qu'il m'accompagne, je crois. J'aurais aimé qu'il m'annonce que, s'il m'obligeait à aller là-bas, c'était pour mon bien, ou une connerie du même genre. Je demande pas grand-chose, moi. Vraiment pas grand-chose.

Ma mère, je sais pas. Elle ne m'a rien dit. C'est quelque chose qu'elle sait très bien faire. Se taire, c'est sa façon d'aimer. J'aimerais qu'elle l'ouvre un peu, sa gueule. Et que mon père la ferme un peu plus.

Je shoote dans une canette qui traîne devant la gare. Je voudrais tellement me calmer. Redevenir celui que Louise m'a appris à être. J'aimerais être classe, instruit, poli, irréprochable. Cultivé. Putain, qu'est-ce que j'aimerais être cultivé. Je pourrais être fier de moi. Mais j'y arrive pas. Je suis pas fait pour ça. En tout cas, je peux pas le faire surgir moi-même, ce moi parfait. Au fond, j'espère rencontrer quelqu'un de bien dans ce foutu endroit. Je monte dans le train. Je serre mes mains au point de les rendre rouges comme la face de Dark Maul. Ouais, ça, je connais. C'est à ma portée.

Le paysage de ma minuscule ville s'efface rapidement. Inutile de préciser son nom. Ça n'apportera rien. Juste de quoi me rendre compte à quel point je vis dans l'anus de Satan. Pas la peine de préciser non plus qu'ici, les trois quarts des habitants votent RN. Les politiques, c'est tous les mêmes de toute façon. Je le sais, maintenant. Je l'ai bien compris. Personne pour venir en aide aux gens qui le méritent. Personne pour sauver les gens qui sont vraiment dans la merde. Personne. Tout le monde crève, et personne ne dit rien. Louise aurait pu me faire changer d'avis. Mais c'était avant que je foute le bordel. Avant que je me perde pour de bon. Quand elle pouvait encore avoir confiance en moi. Maintenant, je ne crois plus en rien. J'espère au moins qu'il y aura une chouette fille. Ce sera déjà ça de pris. Une romance, ça peut pas me faire de mal.

Camille

Je saute de pierre en pierre, évite les boules de feux que me lance le maléfique roi Serpent, maître de la vallée des Ombres, du canyon des Indiens bleus et des Géants endormis. Si je tombe, je sombrerai dans les profondeurs du lac de lave, dans ce trou hanté par l'âme des morts, gardé par les dieux des Enfers. Soudain, une des plateformes s'écroule brutalement, m'oblige à reculer pour ne pas me faire ébouillanter. Je n'arriverai jamais à atteindre la prochaine. Je me souviens que j'ai la fée de la nostalgie dans ma poche. Je la sors précieusement, je veille à ne pas la froisser, à ne pas la faire disparaître.

« Aide-moi.

— Saute, aie confiance. »

Je relève un peu ma robe, prends de l'élan, et je saute. Je m'envole, je quitte cette planète de fous, rejoins mes sœurs, dernières représentantes de la tribu des illuminées, emprisonnées dans le palais d'Été glacé.

« Camille, qu'est-ce que tu fais, ma puce ? Joue pas dans les flaques d'eau, tu vas être toute trempée… Allez, monte dans la voiture. Aïcha nous attend.

— D'accord, Mamie. »

Et voilà, retour à la vraie vie. C'est comme si j'étais pas encore trop bien réveillée. Mais ça, les adultes, ils ne comprennent pas du tout. Ils ne se rendent jamais compte de rien. Quand on leur raconte nos aventures dans nos mondes imaginaires, avec tout plein d'étoiles dans les yeux, ils nous sourient. Ils nous disent que c'est très bien, qu'on a une imagination débordante, et ils boivent leur verre de vin pour faire chic. Ils disent : « Allez, vous devez nous laisser tranquilles, maintenant. Problèmes d'adultes ». Mais, eux, ils peuvent pas comprendre. Ils peuvent pas comprendre que mes jeux, ça a plus de sens que la vraie vie. La vraie vie, elle est triste. Elle est toute grise et trop sérieuse. Elle est toute moche, un peu comme un film en noir et blanc. C'est pour ça que je ne veux pas grandir. Mamie dit que j'ai le syndrome de Peter Pan. Elle a toujours des mots compliqués comme ça, Mamie. Elle dit que c'est pas grave. Elle dit que ça va me passer. Mais moi, je ne les laisserai pas me prendre mon enfance, je la garderai toujours près de moi, là, tout au fond de la poche de mon gilet multicolore, celui que ma mamie m'a offert pour mon départ, et qui brille dans la nuit, il est vraiment trop classe, c'est dingue, tout le monde va être jaloux. Jamais j'arrêterai de jouer. Même si, pour ça, il me faudra mourir. Oh, c'est bon, ça va. Je rigole. La mort, ça peut être drôle. Enfin, des fois, hein.

« Bon, ma choupette, est-ce que tu as tout ?

— Attends, je vais regarder ma liste des choses à ne surtout pas oublier. Alors, elle est où, déjà ?

— Dans la première poche de ton sac à dos, ma chérie. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu pleures, ma princesse ? »

J'essuie ma morve avec ma manche. C'est comme pleurer par le nez. Ça montre qu'on est vraiment triste.

« Papa et Maman ne m'ont jamais appelée ma chérie. Ni ma puce. Encore moins ma princesse. Alors, ça me fait plaisir que tu me dises ça. »

Mamie fronce les sourcils. Elle fait toujours ça quand elle apprend que son fils – mon papa – a fait quelque chose qui lui plaît pas. Ou quand elle a marché dans une crotte de chien. Là aussi, elle fait cette même tête toute froissée. Heureusement, ça lui arrive pas trop souvent.

« Oh, mon cœur, viens là. Tu sais, ça ne veut pas dire qu'ils ne t'aiment pas. Ils t'adorent, ma choupette. En même temps, comment faire autrement face à une petite fille si adorable ! Laisse-leur juste le temps de récupérer. Je suis sûre que, très bientôt, ils viendront te chercher.

— Dans quatre dodos ?

— Non, ma puce… Un peu plus que ça. »

Je vois bien que Mamie essaye de pas me regarder dans les yeux. C'est pour pas que je voie des larmes couler sur ses joues toutes ridées. Elle a raison, parce que moi, je déteste la voir comme ça. Je passe mes mains devant mes yeux. Elles sont si petites. Si un méchant voulait me tuer, je ne pourrais jamais me défendre. Ça servirait à rien. Mamie, elle, elle peut tout faire. Elle pourrait exploser la tronche à une armée de zombies si elle en avait envie. Je n'ose pas dire « gueule », même dans ma tête. Je laisse ça aux débiles de mon âge qui réfléchissent déjà à ce qu'ils

veulent faire plus tard. Ils ne se rendent même pas compte que les meilleurs moments de leur vie, c'est maintenant, après, ça sera trop tard, on deviendra tout triste et sérieux, comme je l'ai dit. Mais passons. Mamie est donc capable de trucider une armée de poules transgéniques enragées, d'endives périmées ensorcelées, ou de scarabées dorés sanguinaires d'un seul coup de poing. Mais pas quand elle pleure. Non, pas quand elle pleure.

« Allez, Mamie. C'est pas grave, tu sais. Pleure plus, Mamie, sinon je vais être triste.

— Tu as raison ma petite prune, alors, revenons à nos moutons.

— Quels moutons ? Shawn ? Mais non, tu sais bien que c'est plus mon doudou depuis longtemps !

— Camille, je ne parle pas de ton doudou, c'est juste une expression.

— Waouh ! Je savais pas qu'on avait créé une expression spéciale pour mon doudou. »

Mamie lève les yeux au ciel. Je comprends pas vraiment pourquoi, mais ça me donne envie de lui faire un bisou. J'ouvre mon sac à dos, vérifie que j'ai bien tout emporté. Mon doudou Hei Hei, mes robes de Raiponce, Anna, Blanche-Neige, Tania et Mérida, la pochette de DVD avec tous les meilleurs dessins animés de la mort qui tue, mes Polly Pocket, mes livres de contes de Grimm et mes Claude Ponti. Je demande à Mamie si on peut mettre *Emilie Jolie.* Mamie dit oui. Elle dit presque tout le temps oui, ma mamie. Je crois que ça fait d'elle une bonne personne. Pendant tout le trajet, alors que je me demande à quoi va

ressembler ma vie sans mes parents, sans ma famille, je chante avec Mamie la chanson de *L'oiseau bleu*, de toutes mes forces. Elle est vraiment très belle, cette chanson. Elle me donne envie de rire et de pleurer à la fois. Pourtant, je la comprends pas très bien. Mais ce n'est pas grave. Je n'ai pas besoin de ça pour l'aimer.

Sarah

Dis-moi ce qui me tient en vie.

Pourquoi je suis encore là.

À regarder les trains passer sans les prendre.

À éviter des amis flous.

En quarantaine à seize ans.

À vivre trop simplement.

Dis-moi encore pourquoi je n'ai pas abandonné.

Pourquoi je tiens encore sur cette barre rouillée.

Pourquoi l'idée de pouvoir la lâcher me donne la force d'avancer.

Dis-moi encore pourquoi je m'acharne à vouloir me supporter.

À essayer malgré tout de m'apprécier.

Pouvoir cohabiter avec moi-même en paix.

Un jour,

peut-être,

qui sait ?

Dis-moi encore pourquoi je n'ai toujours pas explosé.

Pourquoi la colère ne se libère pas malgré tous ces dérapages.

Pourquoi elle ne me quitte pas.

Dis-moi encore pourquoi je ne peux pas faire un pas de plus. Pourquoi je suis coincée dans ce semblant de vie.

Dis-moi encore pourquoi je rêve de moi mourante.

Pourquoi cela ne me fait rien.

Et surtout.

Surtout.

Dis-moi

encore

pourquoi

tu as

fait

ça.

Je suis devant mon immeuble.

J'attends.

Dans cette rue que je connais par cœur, je ne me reconnais pas. À chaque fois que je sors, c'est toujours la même chose.

Nausée.

Honte.

Fièvre.

Dégoût.

Ce sentiment d'être en terrain ennemi, ou d'être contrainte de collaborer avec l'adversaire.

Ces bourgeois aux grands airs.

Qui crachent joyeusement sur tous

ces *pédés*,

comme ils disent.
Ces *lopettes*.
Ces *assistés*.
Ces *erreurs.*
Pas un jour sans que je ne veuille
prendre leurs têtes dégueulasses,
les fracasser sur un miroir,
leur tirer plusieurs balles,
les torturer
jusqu'à ce qu'ils crèvent.
J'aurais aimé pouvoir leur dire ça en face.
Je me plais à croire que je suis une révoltée cachée,
Une chef de bande,
Une sorte de descendante de Naziq al-Abid,
de Nellie Bly
ou encore une des sœurs Las Mariposas.
Toutes ces femmes que j'admire.
Toutes ces femmes que je ne serai jamais.
J'aurais aimé être quelqu'un sur qui on peut compter.
Mais je sais que je ne suis rien de tout ça.
Je ne suis qu'une minable inutile
qui ne mérite
que de crever
pour ce que j'ai laissé faire.

Je jette un regard
vers la fenêtre
aux volets
jaune poussin,

les seuls colorés de la rue.
Ma voisine a installé
une pancarte en carton
avec inscrit en rouge
le mot
« courage ».
Je souris.
Je referme
mon exemplaire
du *Noir entre les étoiles*.
Je lève les yeux au ciel,
comme pour me rappeler que je ne peux prétendre au droit d'exister.
Le courage, hein.
Oui, c'est facile d'en avoir.
Il suffisait d'oublier les conséquences.
Ne pas penser au ridicule,
à la dangerosité de la situation.
Transformer l'épreuve en épisode banal,
qui ne mérite que du détachement,
rien de plus.
Un peu de je-m'en-foutisme.
Je suis assez douée pour ça.
Pour m'oublier.
L'espace d'un instant,
seulement.
Le reste du temps,
je suis surprésente au monde.
Tout m'atteint.

Tout est grave.
Tout a une force,
une lourdeur
cosmique.
Et c'est trop.
C'est beaucoup trop.
Ça me fait disjoncter parfois.
Mon père s'arrête devant moi,
avec sa Porsche rutilante.
Je monte.
On ne dit pas un mot du trajet.
Il se concentre sur la route.
Aucune musique.
Aucune radio.
On s'engueulerait sinon.
Depuis un an, il fait un peu plus attention.
Quand il me parle, il baisse toujours les yeux,
comme s'il pensait qu'au premier mot de trop
j'allais me briser
ou sauter par la fenêtre
encore
une fois.
Je me plais à penser que je suis quelqu'un de fort.
Que je peux endurer toutes les situations
sans broncher.
J'espère pouvoir un jour être
fière de moi.
Pour de vrai,
pour une fois.

Mais ça,
c'est trop demander,
je crois.

Aïcha

JOURNAL DE BORD

Avant l'arrivée :

Ça y est. Les chambres sont faites. Le garde-manger est rempli. Tout est prêt pour accueillir les cinq. Je suis un peu nerveuse. C'est la première fois que je fais ça, enfin, de cette manière. J'ai envie que ça marche, qu'on s'entende bien. J'ai envie de réussir à les aider. Que mon projet ne soit pas quelque chose de loufoque qui n'aboutira à rien. Surtout, j'aimerais qu'ils se guérissent entre eux. Qu'ils pansent leurs blessures ensemble. Sans savoir ce qui les a blessés.

Je me demande ce qu'ils vont penser les uns des autres. Qui se liera d'amitié avec qui. Quels seront leurs liens. S'ils seront importants les uns pour les autres, ou s'ils prendront ça à la légère. Je ne sais pas à quoi m'attendre. Et c'est justement ça qui me fait dire que cet endroit peut être important pour eux.

Au regard de ce qu'ils ont vécu, il leur faut bien un espace comme celui-ci. Une bulle de protection pour grandir, pour guérir, pour se reconstruire. J'en suis persuadée.

Je dois y aller. Il faut que j'aille chercher Alice et Stephan à la gare. Les premiers à se rencontrer.

Léo

« Léo, Léo, LÉO ! Ah, enfin tu émerges ! On est arrivés. Très en retard et non sans difficultés, mais on est quand même arrivés. On doit être les derniers. Allez, on y va. »

Je sors de la voiture à contrecœur, les paupières toujours collées, l'esprit encore envoûté par les fantômes qui ont traversé mon sommeil. Mais ce sentiment ne subsiste que quelques instants. Ce que je découvre me coupe le souffle, presque aussi nettement que la fois où je suis tombé sur des rochers rugueux et humides en marchant sur des algues vertes. Je reste longtemps ainsi, totalement absorbé par cette demeure qui va devenir mon nouveau chez-moi. J'ai l'impression de ressentir de l'émerveillement pour la première fois depuis des années. Ça pique, ça crépite, ça crisse dans ma poitrine. J'embrasse du regard le manoir qui se dresse devant moi, envahi de vignes vierges et de lilas. La peinture bleu pâle est écaillée par endroit, mais ça m'émeut, je ne sais pas vraiment pourquoi. Je m'attarde sur les vitraux orangés donnant sur un jardin qui semble sans fin, les bosquets lavande plantés le long des murs, la table de ping-pong poussiéreuse attendant sagement dans son hangar, à l'abri du vent et de la pluie. Cette gigantesque maison ressemble

aux étranges peintures que mon père détestait tant. Celles de ma mère.

« Allez, Léo, il est temps pour moi de faire le chemin retour.

— Quoi, déjà ? Tu ne viens pas avec moi ?

— Non. Pas cette fois. Ton entrée, tu dois la faire seul. Aïcha a insisté. Ça va bien se passer. Je te le promets. »

Mais… quoi ? Je ne vais pas rentrer tout seul et dire « bonjour moi c'est Léo, moi aussi ma vie a déconné, moi aussi j'ai envie de crever, bon on fait quoi aujourd'hui ? » Enfin, Soraya, merde. Si je suis ici, c'est que je ne vais pas bien, que j'ai besoin d'aide. Comment tu veux que j'arrive à communiquer avec des gens de mon âge, alors que bien avant tout ça, je n'y arrivais déjà pas ? Tu crois que c'est maintenant, maintenant que ma vie est toute fracassée, que je vais y arriver ?

« D'accord. Pas de problème.

— C'est bien, Léo. Je suis fière de toi. Oh, au fait, tiens. Tu as oublié ça au foyer. J'attendais le bon moment pour te la rendre. »

J'attrape la photo qu'elle me tend. Celle de ma mère me tenant dans ses bras à la maternité, un sourire béat sur les lèvres. Ma mère morte quinze ans plus tôt. Je ne l'ai presque pas connue. Des chants murmurés, des mots étouffés, des baisers mouillés, voilà ce qui me reste d'elle. Seuls vestiges de sa présence. Seules preuves qu'elle a réellement existé.

« Merci. »

J'aimerais pleurer, mais je n'y arrive pas. Je ne sais pas comment réagir à son geste. Je me sens vide. Si vide depuis

ce jour. J'aimerais savoir comment me remplir à nouveau. Comment faire surgir tout ce que j'ai enfoui en moi. Et le fantôme de ma mère ne peut pas m'aider. Il n'a jamais pu. Soraya m'attire contre elle, sa main droite dans mon dos, l'autre sur mon crâne. Je respire une dernière fois son odeur, ce mélange de gingembre confit, d'aneth, et de romarin fraîchement coupé. J'espère que j'ai compté pour elle autant qu'elle a compté pour moi. Que je ne suis pas qu'un gosse de plus qu'elle a trouvé hors des lignes, égaré au coin d'une page cornée, expédié en dehors de ses répliques, de ses mots à lui, et qu'elle a ensuite guidé vers la prochaine page de sa vie.

« Allez, ça va aller mon grand. Ils ne sont que cinq là-dedans. Dont quatre qui sont aussi perdus que toi. Peut-être plus, même. »

À travers la vitre de la véranda, je peux apercevoir quatre silhouettes entre les passiflores, les lauriers roses et les bougainvilliers suspendus au plafond de verre. Je m'arrête un instant pour caresser un chat roux tacheté qui traverse la cour. Avant d'entrer dans cet endroit dont j'ignore tout, je me retourne une dernière fois. Soraya m'adresse une parole muette, un mouvement discret des lèvres, presque indétectable. J'y lis un « tu vas y arriver ». Je lui souris, et j'entre, en retenant ma respiration.

Six.

Six yeux attablés autour d'une table se posent sur moi.

Ils me sondent sans filtre, essayent de capter ce que je suis en un seul regard. Je les scrute à mon tour. À ma droite, un garçon plus âgé, d'un ou deux ans peut-être,

est avachi sur sa chaise. Les jambes écartées, la bouche ouverte, une casquette de baseball cachant des yeux que je devine d'un bleu électrique et des cheveux bruns coupés ras. Il remonte la fermeture de son sweat kaki troué par les mites, enfonce ses mains dans les poches de son jogging, avant de me lancer un regard dur et insistant, cherchant à tester mon courage, ou quelque chose dans le genre. Je détourne vite les yeux. Une fille, du même âge sans doute, entre alors dans la pièce pour s'assoir à sa place. Elle paraît perdue, ailleurs. Son regard café semble se porter sur des choses invisibles. Elle se tourne nerveusement vers la porte qui mène au reste de la bâtisse, elle murmure des paroles inaudibles, en agrippant la nappe brodée de libellules qui recouvre la table. Je m'attarde sur elle et ses cheveux bruns retombant jusqu'à ses hanches. Elle semble soudain revenir à la réalité, se rendre enfin compte de ma présence. Elle se lève d'un bond, sa chaise crisse sur le carrelage, et elle s'approche de moi avec énergie. Elle me tend une main que je saisis mollement, sans conviction. Je n'ai jamais su gérer les premières rencontres.

« Bonjour, tu dois être Léo, c'est ça ?

— Oui, c'est moi.

— Moi, c'est Alice. »

Elle se tourne vers l'autre garçon, attend qu'il se présente je suppose.

« Stephan… »

J'ai l'impression que ça lui a arraché le cœur de dire son prénom. Il a l'air de quelqu'un qui se retient de frapper. Alice, elle, continue son discours de bienvenue, imper-

turbable. Pas de doute, elle sait y faire. Elle a compris ce que je n'ai jamais pu.

« Ne t'inquiète pas, Aïcha est partie chercher à manger, elle reviendra dans quelques minutes. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à me demander.

— Merci. Désolé pour le retard. »

Je sens le rouge envahir mes joues. Les filles, elles n'ont pas l'habitude de venir me parler. Les garçons non plus. Ils ont compris depuis longtemps que je n'ai rien à leur dire. Que si je passe mon temps à dessiner dans la cour, à l'ombre d'un arbuste maladif, c'est pas parce que je joue les mecs mystérieux et profonds, mais parce que je préfère être seul. Parce que les gens de mon âge me terrorisent.

« Bonjour ! »

Je baisse les yeux et trouve une petite fille qui tourne sa bouille vers moi avec excitation.

« Moi c'est Camille et j'ai sept ans ! C'est l'âge parfait sept ans tu sais, ça sonne bien. C'est l'âge de la raison. Je vois pas trop ce que ça veut dire. J'ai pas l'impression qu'on est très raisonnable à sept ans. »

Camille me montre ses sept doigts tendus vers le ciel. Elle rajuste sa couronne rose à paillettes sur sa chevelure blonde. Tout en parlant, elle tourne dans son déguisement de Raiponce et tripote son doudou poulet, en ouvrant de grands yeux noisette. Elle m'inspecte comme si j'étais son nouveau spectateur, un animateur de plus. Quelqu'un à qui elle pouvait se fier.

« Dis ? C'est quoi ta couleur préférée ?

— Et c'est reparti… »

Stephan se lève en soupirant pour jeter son thé froid dans un évier tapissé de mosaïques. Je décide de prendre la parole pour briser le froid qui vient d'envahir la pièce, même si je n'ai aucune envie de parler.

« Je n'en ai pas. Selon moi, la beauté n'est pas dans les couleurs, mais dans leur harmonie.

— Tu pouvais pas juste répondre une couleur au pif, comme tout le monde ? »

Stephan sourit, fier de sa provocation, comme s'il se trouvait devant une salle de classe qui n'attendait qu'un peu de distraction pendant un cours d'histoire-géo. Alice lève les yeux au ciel, mordille ses ongles couverts de vernis violet avant de grimacer. Stephan se tait, réalisant que personne ne le trouve drôle. Loin de là.

« Moi, j'aime bien cette réponse. Je l'aime beaucoup même. T'es un poète toi, dis donc !

— Merci, Camille. Mais c'est pas de moi, tu sais.

— Oh. Dommage. C'est de qui ?

— Si le mec sort Victor Hugo, je vous jure je me casse.

— Stephan, tu vas te taire un peu ? T'essaies de prouver quoi, là ? Sois sympa un peu. Léo vient juste d'arriver.

— C'est bon, calme-toi, je rigolais, c'est tout… »

Stephan baisse la tête comme une tortue face à la remarque d'Alice. Son avis a l'air de compter pour lui.

« C'est de Proust. »

La voix vient de derrière mon dos. Mon sang se met à battre plus fort dans ma poitrine qui semble avoir rétréci. Je sens soudain qu'il palpite le long de mon torse, là, tout près de ma peau. Parce que j'aime ce timbre rauque, lacéré,

provocateur et sucré à la fois. Parce que c'est la première à avoir saisi ma référence, la première à se rapprocher de ce que je cherche depuis toutes ces années, quelqu'un qui pourrait enfin me comprendre, m'apprivoiser. Parce que je suis sûr de l'avoir déjà entendue. Je me retourne. Mes battements redoublent. Je l'ai déjà rencontrée. Ce petit sourire en coin moqueur, cette blouse blanche aux méduses brodées de fils mauves, ces cheveux blonds qui ondulent de toutes parts, ces yeux de couleur indéterminée, entre le bleu, le gris et le vert, mer de Bretagne, ces taches de rousseur ne me sont pas inconnues. J'en suis persuadé. Je ne me rappelle juste plus le lieu. Ni le moment. Ni les circonstances. Il ne me reste que ce sentiment de déjà-vu. Mon cœur a déjà battu pour elle par le passé, dans une autre vie. Mais ça, je l'ai oublié. Comment j'ai pu oublier quelque chose de si important ?

« Oui, c'est de Proust.

— Moi, c'est Sarah.

— Léo.

— Oui, ça, tu l'as déjà dit. »

Quel idiot. J'ai rien trouvé de mieux à répondre. Je m'assois le plus loin possible d'elle, juste en face d'un miroir en métal. Mes yeux verts me rappellent trop ceux de mon père pour pouvoir m'y plonger. Je porte la tasse qui m'est destinée à mes lèvres gercées. C'est à ce moment précis qu'Aïcha entre dans la pièce.

Alice

En sortant du wagon, guettant les quelques courageux qui attendent dans la gare, je remarque tout de suite Aïcha, avec ses cheveux noir corbeau ramenés en une tresse sur le côté, sa chemise rentrée dans son jean troué, ses yeux tirant vers l'orange remplis d'étincelles. Je ne peux pas croire qu'elle a le même âge que ma mère. Elle en fait dix de moins. Elle s'approche de moi avec hésitation, comme si elle avait été prise en flagrant délit de quoi, je ne sais pas. Elle a cet air coupable qu'ont parfois les innocents. Lucie me faisait le même effet.

« Bonjour, Alice. J'étais justement au téléphone avec tes parents.

— Enchantée. J'avais hâte de vous rencontrer. Je veux dire, autrement que par visio.

— Mais le plaisir est partagé ! Tu as fait bon voyage ?

— Oui. Rien à signaler. »

J'hésite à lui parler de ma crise. Mais je me ravise. Il ne faudrait pas qu'elle s'inquiète dès mon arrivée. Elle va devoir gérer cinq jeunes, sûrement aussi secoués que moi. Je crois que je peux lui épargner ça.

« Tu es la première. On attend juste Stephan qui arrive dans une dizaine de minutes. Tu as quelque chose de

solaire, Alice. Encore plus que sur les photos. J'espère qu'on te le dit souvent. »

Je ne réponds pas, me contente de rougir en essayant de cacher le sourire qui me traverse les lèvres. Je sais qu'elle me comprend. Qu'elle sent que lors d'une première rencontre, je préfère ne rien dire. Mais pas longtemps, juste quelques minutes. Le temps de connaître le goût de son silence.

« Alice, j'aimerais que tu saches… »

Aïcha semble hésiter quelques secondes, comme si elle avait besoin d'un temps pour prendre de l'élan, pour se jeter dans le rôle qu'elle s'est assignée. Celui d'accompagner des jeunes perdus comme moi, de créer un lieu où on serait bien, un lieu où on serait en permanence en contact avec une psychologue, dans un bel environnement, en petit comité. Celui d'avoir cru en une guérison par le simple fait de vivre dans une petite communauté d'âmes fracassées.

« J'aimerais que tu saches que jamais je ne te forcerai à quoi que ce soit. Je ne te demanderai pas d'oublier ou encore moins de faire face. Si tu as besoin de me parler, je suis là. Je répondrai à chacune de tes questions. »

Des larmes coulent sans prévenir. Non. Je m'étais pourtant promis de ne jamais, jamais m'apitoyer sur mon sort. Je les essuie rapidement avec la manche de mon gilet, espère secrètement qu'Aïcha n'a rien remarqué.

« Je veux juste que ça s'arrête.

— Je comprends, vivre avec cette…

— Maladie. C'est ça, le mot que vous cherchez. »

Je prends conscience que je lui parle avec une froideur qui ne me va pas, que je ne connais pas. Cela doit être l'habitude de répondre à Ivona. Et à tous les autres membres de notre ancien groupe.

« Excusez-moi, je suis assez tendue.

— Ce n'est rien, montre-moi plutôt ce fameux cahier de coloriage.

— Oh, mais… Ce n'est pas du tout bien colorié…

— Donne. »

Sans prévenir, elle éclate d'un rire sonore qui traverse tout le hall de gare pour revenir rebondir sur les murs et provoquer l'envolée d'un amas de pigeons. Un rire caractéristique de ceux qui ont été seuls pendant trop longtemps.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Effectivement, c'est très moche !

— Rohh, ça va !

— Même un enfant de quatre ans aurait fait mieux !

— C'est bon, c'est bon, on a compris…

— On se marre bien, on dirait. C'est toi, Aïcha ? »

Un garçon de mon âge se tient devant nous. Les bras ballants, le teint jaunâtre, un petit duvet au-dessus des lèvres qu'il ferait mieux de raser. Il n'a même pas emporté de valise. On ne sait pourtant pas combien de temps on va rester. Aïcha a dit que ça pouvait durer une semaine, comme tout l'été. Qu'elle est disposée à nous accueillir aussi longtemps qu'il le faudra. Aussi longtemps que nos parents le voudront, en tout cas. Il n'a pas l'air de croire qu'il va rester ici. Qu'il va pouvoir se poser pour souffler.

J'ai l'impression qu'il se tient prêt à fuir à tout moment. Je veux lui parler, prise d'une soudaine envie d'échanger, mais je me ravise vite. Il ne m'accorde aucun regard. Il observe tout. La statue de sirène en pleurs qui trône sur la place, le minuscule toboggan en forme de coccinelle, les camions de pompiers qui roulent au loin, les trains à l'arrêt, les couples qui se séparent, les éclairs qui traversent le ciel, les gens, les oiseaux, les canettes de bière. Tout sauf moi. Même quand Aïcha s'empresse de faire les présentations. Même quand je lui tends ma main pour qu'il la serre. Il m'ignore, sans pression. Il m'ignore comme si je devais savoir pourquoi. Comme si je l'avais blessé, il y a des années, et qu'il ne m'avait toujours pas pardonné. Nous quittons la gare sans un mot. Stephan met ses écouteurs et il n'est déjà plus avec nous, transporté dans une autre ambiance, une autre lumière. J'essaye de deviner la musique qu'il écoute en suivant les balancements réguliers de sa tête, l'imaginant de mauvais goût, une de ces chansons à succès que je ne peux pas supporter. De temps en temps, il me jette un regard furtif, espérant sans doute que je ne le remarque pas. On monte dans la vieille DS menthe glacé d'Aïcha. Elle lance une compile de Dalida. Stephan s'est assis à l'arrière. Je n'ose pas me retourner ni regarder dans le rétroviseur. Je préfère écouter l'album, essayer d'imaginer quelles reprises je pourrai faire, un jour, si je parviens à chanter de nouveau. Aïcha finit par se garer dans sa cour, manquant d'écraser un chat adorable qui tourne en rond autour de la voiture.